

SARAH MORGAN

Un été dans les Hamptons



SARAH MORGAN

UN ÉTÉ
DANS LES HAMPTONS

ROMAN

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par
JEANNE DESCHAMP



Titre original :

HOLIDAY IN THE HAMPTONS

Ce livre est publié avec l'aimable autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

© 2017, Sarah Morgan.

© 2018, HarperCollins France pour la traduction française.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2803-8768-2 — ISSN 2271-0256

Chers lecteurs,

J'adore écrire sur le thème de l'amitié, et tout particulièrement de l'amitié entre sœurs. Fliss, mon héroïne dans *Un été dans les Hamptons*, a une jumelle, mais sa sœur et elle ont des personnalités complètement différentes. Quoi de plus fascinant que deux personnes d'aspect identique mais qu'à l'intérieur tout oppose ? Fliss est une battante qui ne lâche jamais rien et elle se montre très protectrice envers sa sœur mais, sous des dehors solides, elle a aussi une extrême vulnérabilité. Lorsque son ex-mari resurgit, elle est forcée d'affronter des problèmes qu'elle pensait avoir laissés loin derrière elle. Mais Fliss n'est plus celle qu'elle était à dix-huit ans (d'ailleurs, qui d'entre nous traverserait les années sans changer ?) et elle s'apprête à découvrir que le temps qui passe modifie la donne.

Ce livre explore la façon dont notre relation à l'autre évolue au fil du temps — pas seulement la relation entre homme et femme, mais aussi entre grand-mère et petite-fille, entre sœurs (et entre femme et chien !), le tout sur fond d'été, de dunes et d'océan.

Mon premier aperçu des Hamptons était une vue d'avion, et j'ai été fascinée par ces longues étendues de sable clair, le déroulé des dunes et le pointillé des voiles blanches se détachant sur un océan scintillant. Les Hamptons, c'est le lieu de détente favori des New-Yorkais désireux de s'évader de la folie de la ville, et ils m'ont paru constituer le décor idéal où situer un roman estival.

Où que vous soyez cet été, j'espère que ce livre vous offrira l'évasion dont vous avez besoin.

Affectueusement,

Sarah

Pour Flo,

*Avec toute mon affection et mes remerciements pour
l'aperçu que tu m'as donné de la vie de jumelle. Tu es la
meilleure.*

« Le cœur humain renferme des trésors cachés, gardés en silence, scellés en secret, des pensées, des espoirs, des rêves, des plaisirs, dont les charmes seraient brisés s'ils étaient révélés. »

Charlotte BRONTË

Chapitre 1

Dix ans plus tard...

— Je pense qu'on devrait envisager de développer notre activité.

Fliss se débarrassa de ses chaussures au beau milieu de la pièce et poursuivit son chemin pieds nus jusqu'à la cuisine.

— Tu as vu notre planning pour le mois prochain ? renchérit-elle. On n'a plus un seul créneau de libre. Le nombre de personnes qui nous recommandent a doublé et les demandes augmentent sans arrêt. C'est le moment de tirer profit de notre réussite et d'agrandir notre entreprise.

Toujours plus loin, toujours plus haut : elle exultait.

Occupée à nourrir un chiot dont elle avait la garde temporaire, sa sœur se montra moins enthousiaste.

— Agrandir comment ? On couvre déjà tout l'est de Manhattan.

— Je sais. Mais ce n'est pas l'aspect « promenade pour chien » de notre activité que je te propose de développer.

Elle avait longuement réfléchi, étudié les chiffres et analysé la concurrence. Et, depuis quelques jours, sa tête était pleine de nouvelles possibilités entrepreneuriales qui pourraient se dessiner pour elles.

— Je pense qu'on devrait étendre nos activités à des créneaux offrant de meilleures marges bénéficiaires. Proposer des services supplémentaires, autrement dit.

Harriet serra plus étroitement le chiot dans ses bras.

— Comme quoi, par exemple ? Nous dirigeons une entreprise de services proposant des promenades pour chiens ponctuelles

ou régulières. Nous sommes les Woof Rangers. Tu songes à élargir côté félins ? Les Miaou Sisters ou un truc de ce genre ?

— Il nous arrive déjà d'aller nourrir des chats lorsque leur propriétaire nous le demande, je te rappelle. Mais, non, je pensais plutôt au dog-sitting à domicile. Garder l'animal chez lui pour une nuit. S'en charger pendant les vacances de son maître.

— Tu veux que j'aille coucher chez un inconnu ? Merci bien. Laisse tomber.

— *Par définition*, l'inconnu en question serait absent. Si les propriétaires étaient présents, ils n'auraient pas besoin d'un dog-sitter.

Harriet plissa les narines.

— Franchement, ça ne m'attire pas du tout. J'aime bien être chez moi. Et comment je ferais pour assurer l'accueil des animaux en attente d'adoption ?

— Je n'ai pas encore réfléchi à cet aspect du problème.

Fliss savait que ce n'était même pas la peine de proposer à sa sœur de réduire son activité d'accueil. Pour Harriet, il était hors de question de tourner le dos à un animal en difficulté.

Tout comme il était hors de question pour elle de faire de la peine à sa jumelle.

Enfant, puis adolescente, protéger Harriet avait toujours été une priorité pour elle. La protéger de leur père, déjà pour commencer. Puis de toute autre forme de menace, sans discrimination.

C'était ce désir de protéger Harriet qui lui avait donné l'idée de monter leur petite entreprise de services. Et, si elle voulait développer leur activité aujourd'hui, elle devait s'y prendre en douceur, étape par étape.

Elle consulta son téléphone pour voir si de nouvelles demandes étaient tombées.

— Tout ce que je veux, c'est essayer de diversifier nos propositions. Je n'ai encore rien de précis en tête. Tu n'as pas besoin de t'inquiéter.

— Je ne suis pas vraiment inquiète. Mais je ne comprends pas d'où te vient ce besoin d'expansion, tout à coup. Quelqu'un

s'est plaint d'un de nos promeneurs de chien, ou un truc comme ça ?

— Pas du tout. Nos promeneurs sont les meilleurs de tout New York. Principalement grâce à ton mystérieux instinct qui fait que tu repères au premier coup d'œil les gens qui font juste semblant d'aimer les animaux. Notre système de recrutement est excellent et notre taux de déperdition quasi nul.

— Alors pourquoi cette soudaine envie de changement ?

— Elle n'a rien de soudain. Quand on dirige une entreprise, on est amené à la faire évoluer. Qui dit business, dit forcément changement. Il ne faut pas oublier que les concurrents sont sur les rangs.

Des concurrents nombreux, même, d'après les recherches qu'elle avait faites. Mais elle ne communiqua pas cette information à Harriet. Rien ne servait de l'alarmer.

— Tu m'as assuré toi-même que ceux qui s'établissent comme promeneurs de chien indépendants sont loin d'être fiables pour la plupart. Les gens qui aiment leurs animaux ne les confieront jamais à des promeneurs qui n'ont pas fait leurs preuves. Nous n'avons jamais perdu un seul client. Les gens nous font confiance.

— C'est pourquoi ils n'auraient aucune hésitation à nous confier leurs animaux chez eux l'espace d'un week-end, par exemple. Je pense que c'est le bon moment pour élargir notre offre. Autre projet qui me trotte dans la tête : mettre en place des cours de dressage à l'obéissance. J'en connais certains à qui cela pourrait faire le plus grand bien.

Harriet se mit à rire.

— C'était qui, cette fois-ci ? Le problème vient du chien ou de son maître ?

— Du chien. Ce cher Petit Ange.

— Le caniche ? Celui qui appartient à la rédactrice en chef de je ne sais plus quel magazine *trendy* ?

— Celui-là même.

Fliss fronça les sourcils en pensant au caniche en question. Elle ne partageait pas la tolérance de Harriet pour les animaux avec de gros problèmes de discipline.

— S'il y a un chien au monde qui ne mérite pas son nom, c'est bien celui-ci. Vu de l'extérieur, il peut avoir l'air angélique, mais à l'intérieur c'est un vrai démon.

— Je suis d'accord. Mais ce n'est pas à cause d'un seul caniche qui ne sait pas se tenir qu'on est obligées de remettre tout notre fonctionnement en question. Notre activité se porte bien, Fliss. Tu as fait du bon boulot.

— *Nous* avons fait du bon boulot.

Elle vit Harriet rougir lorsqu'elle mit l'accent sur le « nous ».

— C'est toi qui fais le plus gros.

— N'importe quoi. Tu crois qu'on serait arrivées là où nous en sommes sans ta contribution ?

— C'est toi qui trouves les clients, toi qui t'occupes de la paperasse et qui fais les comptes, toi qui passes tous les appels difficiles.

— Et toi, tu rends les animaux heureux, ce qui fait le bonheur de leurs maîtres et nous vaut d'innombrables recommandations par bouche-à-oreille et des milliers de commentaires positifs sur les réseaux sociaux. Notre activité, c'est autant la tienne que la mienne, Harriet. On est complémentaires, toi et moi. On s'est bien débrouillées jusqu'à présent, mais j'ai l'intention de faire encore mieux.

Harriet soupira.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que tu essaies de prouver ?

— Rien du tout. J'estime ne plus rien avoir à prouver. Ce n'est quand même pas anormal de vouloir développer son activité, si ?

— Non. Si c'est vraiment ce que tu désires, il n'y a rien à redire. Mais j'aurais aimé prendre un peu de temps pour apprécier ce que nous avons construit jusqu'ici. Je n'ai pas envie de passer ma vie à foncer chaque fois vers l'étape suivante, sans jamais nous donner un temps de répit pour profiter de nos acquis. D'ailleurs, si on s'agrandissait, il faudrait qu'on trouve d'autres locaux.

— J'y ai déjà pensé, figure-toi. Je me disais qu'on pourrait se dégouter un lieu où il y aurait de la place pour installer de vrais bureaux. Comme ça, notre appartement ne serait plus

envahi par la paperasse et je pourrais peut-être récupérer mon lit. Et mettre la main sur la machine à café, par la même occasion.

Elle leva le nez de son téléphone et posa un œil sombre sur les documents entassés sur le comptoir de la cuisine. Les piles semblaient s'élever un peu plus haut chaque jour.

— Dans le temps, il y avait une machine à café par ici. Avec un peu de chance, je la retrouverai avant de mourir d'un syndrome de privation de caféine.

— Je l'ai déplacée pour la mettre hors de portée de Sunny. Il mâchouille tout ce qu'il arrive à se mettre sous la dent.

Avec le chiot toujours coincé sous le bras, Harriet se leva. Elle poussa les chaussures abandonnées au beau milieu de la pièce et se dirigea vers la cuisine où elle souleva une des montagnes de papier.

— Il y a un message sur le répondeur. Je ne suis pas arrivée à temps pour décrocher. C'est un futur nouveau client, je crois.

— Je le rappellerai. Je sais que tu détestes parler au téléphone avec des gens que tu ne connais pas.

Fliss sortit une barre énergétique d'un des placards de la cuisine et vit sa jumelle froncer les sourcils.

— Ne me regarde pas comme ça. Du moment que je mange...

— Il ne s'agit pas de manger pour manger. Il s'agit de s'alimenter correctement.

— C'est très sain et équilibré, les barres énergétiques.

Fliss mit la machine à expresso en marche.

— Donc, pour en revenir à notre projet...

— Je n'ai pas envie de passer mes nuits dans les appartements des autres. J'aime bien dormir dans mon propre lit. Donc il faudrait qu'on embauche et l'embauche a un coût. Je ne suis même pas sûre qu'on puisse se le permettre, si ?

— Si tu avais été un minimum attentive pendant notre dernière réunion interne, tu ne me poserais pas cette question.

— Tu parles de la « réunion » où on avait commandé des pizzas qui étaient une vraie tuerie et où j'étais occupée à nourrir une portée de chatons au biberon ?

— Oui, voilà. C'était celle-là.

— Dans ce cas, je crains de ne pas avoir su t'accorder ma pleine et entière attention. Rappelle-moi les grandes lignes.

— Ce ne sont pas les grandes lignes qui devraient t'intéresser mais la dernière ligne de notre bilan. Et nos résultats sont excellents.

La tête bourdonnante, Fliss remplit deux mugs de café. À chaque nouvelle réussite, le bourdonnement semblait s'amplifier.

— Meilleurs même que dans nos rêves les plus déjantés. Même si le côté déjanté n'a jamais été ta tasse de thé, ajouta-t-elle en regardant sa sœur.

— Hé ! j'en ai plein, des rêves déjantés !

— Déjantés comment ? Tu te visualises en tenue d'Ève à te tortiller et à gémir dans des draps de soie avec un mec aussi magnifique qu'excité ?

Harriet rougit jusqu'aux oreilles.

— Pas trop, non.

— Alors, fais-moi confiance, tes rêves ne sont *pas* déjantés.

Fliss porta son mug à ses lèvres, but une grande gorgée et ronronna de plaisir, anticipant l'entrée en action de la caféine.

— Mes rêves ne sont pas moins valables que les tiens sous prétexte qu'ils sont différents, protesta Harriet en replaçant le chiot dans son panier. Nos rêves parlent de nos désirs profonds, nos aspirations les plus secrètes.

— Les miennes n'ont rien de très secret : nue, draps de soie, beau mec, beaux pectoraux.

— On peut avoir d'autres désirs que celui-là. Je ne suis pas intéressée par les coups d'un soir.

— Qui a dit que je fixais la limite à un seul soir ? Si le mec a les atouts nécessaires, je suis prête à prolonger d'un jour ou deux. Jusqu'au moment où la faim et la soif nous pousseront hors de notre antre.

Harriet soupira.

— Parfois j'en arrive à me demander si on a vraiment le même ADN, toi et moi.

— Je me pose souvent la question.

Aussi souvent qu'elle se félicitait du cadeau du destin que représentait sa sœur. Comment les gens faisaient-ils pour

survivre sans jumeau ? Même si elle avait eu le sentiment de grandir cloîtrée dans une pièce sans air, Harriet avait été son oxygène. Ensemble, elles avaient découvert qu'un problème partagé devenait moins lourd, comme si elles pouvaient s'alléger en divisant la charge en deux. Et, même si elle avait conscience d'être beaucoup plus secrète et réservée que sa jumelle, elle se rassurait en se disant qu'elle protégeait Harriet en évitant de décharger ses angoisses sur elle. Toute sa vie, elle s'était appliquée à épargner sa sœur.

— C'est parce que je suis ta jumelle que je connais tes rêves aussi bien que je connais les miens. Toi, ton idéal, ce serait d'avoir une maison adorable, un jardin avec des capucines, un beau médecin qui serait fou d'amour pour toi et une vaste ménagerie. Mais c'est un rêve qu'il vaut mieux oublier. Le seul endroit où ce genre de scénario aboutit, c'est dans les romans sentimentaux. Et maintenant, revenons à nos moutons. Je pense que les Woof Rangers pourraient proposer sans problème du dog-sitting et du dressage à l'obéissance. Considère qu'il s'agit juste d'un prolongement de ce que nous faisons déjà.

— Attends une seconde ! protesta Harriet en fronçant les sourcils. Tu affirmes que l'amour n'existe que dans les livres ?

— Le genre d'amour dont tu rêves, oui.

— Et notre frère, alors ? C'est de la fiction, peut-être, ce qu'il vit avec Molly ?

— Daniel est sérieusement amoureux, ce n'est pas moi qui te dirais le contraire. Mais des Molly, il n'y en a pas trente-six mille. Et ils disent eux-mêmes que, s'ils cohabitent, c'est uniquement parce que leurs chiens sont devenus inséparables.

Sous le regard appuyé de Harriet, elle finit par hausser les épaules.

— Bon, OK. Ils ont l'air plutôt heureux ensemble, mais ils sont l'exception qui confirme la règle. Et, si ça se passe bien entre eux, c'est parce que Molly est psy et de surcroît spécialisée dans le relationnel de couple. Cela lui donne un avantage injuste sur le reste d'entre nous.

— Peut-être qu'au lieu de développer notre activité tu pourrais décider de prendre un peu plus de temps pour toi.

Depuis qu'on a commencé, il y a cinq ans, tu as bossé non-stop. C'est à peine si tu t'arrêtes de temps en temps pour faire une pause.

— Pas cinq ans. *Six*.

Fliss sortit un yaourt du réfrigérateur.

— Pourquoi voudrais-tu que je prenne du temps pour moi ? J'adore les situations de stress. Être speedée et surmenée, c'est ma drogue de prédilection à moi. Et puis c'est un plaisir de bosser pour nous. D'être libre d'organiser ma vie professionnelle comme je l'entends. Nous avons la chance d'être nos propres maîtres, Harriet.

Elle referma la porte du frigo de la pointe de son pied nu et vit Harriet frémir.

— Moi aussi, j'aime ce qu'on fait. Mais j'aime aussi les moments de ma vie qui n'ont rien à voir avec le boulot. Tu as réussi au-delà de toute espérance, Fliss... Et tu n'as rien à prouver à personne, ajouta-t-elle après une légère hésitation.

— Je n'ai jamais éprouvé le besoin de prouver quoi que ce soit à qui que ce soit.

Le mensonge lui glissa des lèvres alors que la voix dans sa tête hurlait plus fort qu'à l'ordinaire. *Nulle, inutile et incapable. On ne fera jamais rien de toi...*

— Il ne t'arrive jamais d'avoir envie d'autre chose, dans la vie ?

— D'autre chose ?

Fliss planta une petite cuillère dans son yaourt en se disant qu'il était temps de changer de sujet. Cette conversation avec Harriet était en train de dévier vers des zones où elle n'était pas très à l'aise.

— Je suis jeune, je suis libre et je vis à New York. Et tu voudrais que j'aie envie *d'autre chose* ? À quoi pourrais-je aspirer de plus ? J'ai le monde à mes pieds et je vis la vie dont tout le monde rêve. Non, sérieux, c'est l'essence même de l'accomplissement de soi, il me semble ?

Harriet chercha patiemment son regard.

— Tu ne l'as toujours pas fait, je parie ?

Le cœur de Fliss se mit à cogner dans sa poitrine. Son appétit s'évanouit.

Avoir une jumelle présentait d'énormes avantages, mais cet aspect-là constituait un inconvénient majeur. Elle pouvait cacher ce qu'elle ressentait au reste du monde, mais la dissimulation ne marchait pas avec sa sœur.

Elle reposa son yaourt et décida de faire un effort supplémentaire. Elle ne voulait pas que Harriet sache à quel point elle était terrifiée. Cela ne servirait qu'à angoisser sa sœur pour rien.

— J'étais à deux doigts d'y aller, en fait. Ma décision était prise, le bâtiment était dans mon champ de vision et j'avais mémorisé ce que je voulais lui dire...

— Mais ?

— Mes pieds ont refusé d'obéir aux ordres. Ils étaient comme collés au trottoir. Puis ils ont pivoté d'eux-mêmes et ils sont partis dans la direction opposée. J'ai essayé de les apostropher. « Pieds, faites demi-tour ! » leur ai-je ordonné sèchement. Mais crois-tu qu'ils m'auraient écoutée ?

Depuis quand était-elle devenue à ce point pathétique ? Elle tenta un haussement d'épaules qu'elle espérait désinvolte.

— Sois sympa, Harriet, et ne me dis pas ce que je sais que tu vas me dire.

— Et qu'est-ce que je vais te dire, d'après toi ?

— Tu vas observer d'un ton calme et indulgent que ça fait déjà trois semaines que Daniel est tombé sur lui à la clinique et...

— Sur *Seth*, l'interrompt Harriet. Il est tombé sur Seth. Essaie au moins de prononcer son nom. Ce sera déjà un début.

Le début de quoi ? Elle ne voulait rien débiter du tout. Juste laisser au passé ce qui appartenait au passé.

Mais elle ne pouvait pas en vouloir à sa sœur de la pousser dans ses retranchements, car elle n'avait pas été très communicative sur ce coup-là. Et s'était appliquée à ne rien confier à Harriet des angoisses qu'elle traversait.

— Seth...

Le nom lui resta coincé dans la gorge.

— Cela fait donc trois semaines que Daniel est tombé sur lui — pardon, sur *Seth* — à la clinique vétérinaire. Et le projet, c'était que je reprenne le contrôle de la situation et que j'aie le voir de ma propre initiative plutôt que de prendre le risque de le croiser à l'improviste dans la rue, ce qui pourrait être embarrassant.

— Et tu as décidé de changer de stratégie ?

— Pas officiellement, non. C'est juste que la stratégie ne fonctionne pas. Je ressens une certaine gêne à la mettre en œuvre.

Cela au moins, elle pouvait le reconnaître sans trop se compromettre. Admettre une « certaine gêne », c'était autre chose que de confesser un état de franche terreur.

— Au fond, je me demande si une rencontre inopinée dans la rue ne serait pas plus facile à gérer qu'une entrevue en face à face, à la clinique.

— Je peux comprendre que tu trouves ça un peu délicat, mais...

— Un *peu* délicat ? Tu es comme ces gens qui parlent d'une petite brise quand il souffle un vent à décorner les bœufs. Ce n'est pas « un peu délicat », c'est *méga*-délicat. C'est le summum du délicat. C'est...

Elle chercha un mot plus approprié et renonça.

— Laisse tomber. Aucun terme n'a été inventé qui puisse traduire pareille situation.

D'ailleurs, même si le terme avait existé, elle ne l'aurait pas utilisé. Elle ne voulait pas que Harriet sache à quel point cette histoire la torturerait.

— La situation en question pouvant se définir ainsi : revoir son ex, échanger quelques phrases banales, puis bye, terminé.

— Tu as réussi à présenter une situation hautement complexe et embarrassante comme... comme si ce n'était rien, dit Harriet.

— C'est peut-être une bonne façon d'aborder le problème, non ? Il n'est pas toujours conseillé de compliquer ce qui peut être simple.

Harriet posa le panier du chiot par terre et se redressa.

— Cela fait dix ans maintenant, Fliss. Je sais que ça a été traumatique, mais...

— Traumatique, traumatique... Il ne faut pas dramatiser quand même.

Pourquoi avait-elle la bouche aussi sèche ? Elle sortit un verre du placard et se servit de l'eau.

— C'était trois fois rien, au fond.

— Ce n'était pas « trois fois rien », non. Mais les événements entre vous relèvent du passé. Tu as construit une nouvelle vie et lui aussi.

— Je n'y repense jamais, d'ailleurs.

Elle avait menti sans une hésitation, même s'il était rare qu'une journée s'écoule sans qu'elle y pense, au contraire. Souvent, elle se demandait à quoi aurait ressemblé la vie de Seth s'il ne l'avait pas rencontrée. Et parfois, dans ses rares moments d'indulgence envers elle-même, elle s'interrogeait sur ce qu'ils auraient pu vivre ensemble, elle et lui, si les circonstances avaient été différentes.

Harriet scrutait ses traits avec un mélange d'inquiétude et d'exaspération.

— Tu es sûre ? Parce que ça n'a pas été une période facile.

— C'est vrai. Mais tu viens de le dire toi-même : tout cela remonte quand même à dix ans.

— Mais il n'y a jamais eu quelqu'un d'autre depuis. Jamais rien de sérieux, en tout cas.

— C'est juste la faute à pas de chance. Je n'ai rencontré aucun homme pour qui ça a fait tilt.

Aucun homme qui soit à la hauteur. Aucun homme avec qui elle avait ressenti le dixième de ce qu'elle ressentait autrefois avec Seth. Il y avait des jours où elle se demandait si elle avait réellement éprouvé ce qu'elle pensait avoir éprouvé avec lui, ou si son cerveau adolescent avait magnifié ces sensations.

— Je déteste quand tu te refermes comme ça et que tu ne dis rien de ce qui se passe en toi. Je peux comprendre que tu cachais tout à papa. Et même à Daniel. Mais avec *moi*...

— Je ne te cache rien.

— Fliss...

— OK. Peut-être que je ne te dis pas toujours tout, mais je n'y peux rien. C'est ma nature, d'être secrète.

— Non, ce n'est pas ta nature. Tu as *appris* à devenir secrète. Et nous savons l'une et l'autre pourquoi.

Avec un soupir, Harriet se baissa pour retirer une chaussure de la gueule du chiot.

Fliss avait les yeux rivés sur sa sœur. Une envie presque compulsive de se confier éclipsa momentanément son réflexe de tout garder pour elle.

— Il m'arrive d'y repenser de temps en temps, en fait. De repenser à lui. À nous.

Pourquoi avait-elle dit cela ? Entrouvrir la porte des confidences, c'était prendre le risque de laisser déborder le flot et de noyer tout son entourage.

Harriet se redressa lentement.

— Tu repenses à quels moments de votre histoire ?

À tout. À cet anniversaire fatidique. Au baiser sur la plage. Aux mains de Seth. À ses lèvres et à son rire. À l'odeur de soleil et d'océan sur sa peau. À l'élan de passion qui les avait saisis et emportés pieds et poings liés.

Elle gardait de cette scène des souvenirs d'une acuité presque surréelle. Et n'avait pas oublié grand-chose non plus de ce qui avait suivi.

— Oublie ce que je viens de te dire, Harriet. Je n'y repense pas vraiment, en fait.

— *Fliss !*

— Bon, OK, OK. J'ai encore un certain nombre de souvenirs en tête. Mais je m'en accommodais plutôt bien jusqu'au moment où Daniel a débarqué en annonçant que Seth bossait maintenant à New York.

Laisser le passé derrière soi était une chose. Mais que faire lorsqu'il venait soudain vous mordre les talons ?

— Tu crois qu'il sait que j'habite tout près de son lieu de travail ?

New York était une ville de huit millions d'habitants. Huit millions de gens pressés qui couraient en tous sens pour vaquer à leurs occupations quotidiennes. C'était la ville de tous les

possibles, mais une de ces possibilités, justement, était d'y vivre de façon anonyme, en se fondant dans le décor. Une option qui jusqu'à présent lui avait convenu à la perfection. Mais que restait-il de l'anonymat en question maintenant que Seth Carlyle exerçait à la clinique vétérinaire où elles se rendaient régulièrement ?

— Je ne peux pas te dire si Seth le sait ou non, Fliss. Ce n'est pas comme si vous aviez gardé le contact ces dix dernières années, lui et toi.

— C'est vrai. On a complètement coupé les ponts.

Pour elle, cela avait été la seule façon de s'en sortir. Trancher net. Aller de l'avant. Ne jamais jeter ne serait-ce qu'un coup d'œil en arrière.

Seth n'avait pas cherché non plus à la joindre. Elle en concluait qu'il avait appliqué la même politique de son côté.

Harriet récupéra le chiot fugueur pour le remettre dans son panier.

— Je sais que tu appréhendes ces retrouvailles, mais vous avez fait un sacré chemin en dix ans, tous les deux. Vous avez construit une vie chacun de votre côté.

— Je sais. Mais j'aurais préféré qu'il choisisse de poursuivre la sienne ailleurs que sur mon turf. Ce serait quand même plus simple de pouvoir se déplacer dans le périmètre immédiat de mon domicile sans avoir à faire le guet à chaque coin de rue comme une fugitive en cavale.

— C'est ce que tu fais ? Tu es sur le qui-vive comme ça ?

Harriet avait l'air tellement choquée que Fliss regretta d'en avoir trop dit.

— Mais non, je rigole. C'était juste une façon de parler.

— Si tu avais mis ton projet à exécution et que tu étais allée le saluer à la clinique en disant : « Coucou, c'est sympa de te revoir, j'espère que tout roule pour toi ? », tu serais tranquille maintenant et tu ne serais pas obligée de raser les murs chaque fois que tu sors d'ici. Une fois que tu l'auras revu, la tension retombera et ça ne te paraîtra plus du tout aussi insurmontable.

— Je l'ai vu, en fait, admit Fliss dans un murmure. Il était

à la réception de la clinique la semaine dernière lorsque j'ai fait ma première tentative d'approche.

C'étaient les cheveux de Seth qui avaient d'abord attiré son regard. Puis la façon dont il inclinait la tête pour écouter ce que lui disait l'assistante vétérinaire.

Seth avait toujours su écouter comme personne. Dix ans s'étaient écoulés depuis qu'elle l'avait touché ou même approché pour la dernière fois, mais tout dans sa personne, dans sa façon d'être, lui avait paru douloureusement familier.

Harriet la regardait avec des yeux ronds.

— Tu l'as vu ? Et tu ne m'as rien dit ?

— Il n'y avait rien à raconter. Et ne t'inquiète pas, lui ne s'est aperçu de rien.

— Comment tu le sais ?

— Parce qu'au moment où il allait se retourner je me suis jetée au sol comme un combattant des forces spéciales en mission secrète. Et je suis restée là sans bouger jusqu'au moment où j'ai eu la certitude qu'il était parti. Il a juste fallu que j'empêche un passant d'appeler les pompiers. Je n'étais pas très fière de moi, je dois dire. Et, en même temps, c'est rassurant, parce que les New-Yorkais sont tellement speedés qu'on croit toujours qu'ils enjamberaient un corps tombé au sol sans même s'en apercevoir. Pourquoi tu me regardes comme ça ?

— Tu t'es jetée au sol, Fliss. Et tu fais semblant de croire que « ce n'est rien » et qu'il n'y a pas de quoi fouetter un chat ?

— Je ne fais semblant de rien du tout.

Fliss grinça des dents. Sa sœur n'avait donc rien à faire ce matin ? Aucun chien à promener ?

— Tu as raison. Il faut que j'arrête de différer. Il est temps que j'aille le saluer, que ce soit fait et qu'on n'en parle plus.

À la simple pensée de cette rencontre, son cœur et son pouls s'accéléchèrent au rythme d'une batucada effrénée. C'était la réaction classique de type « soit tu luttas, soit tu fuis ». Et son corps semblait opter pour le sauve-qui-peut général.

— Tu veux que je t'accompagne, Fliss ?

— Pas vraiment. Ce qui m'arrangerait, ce serait que tu te

fasses passer pour moi et que je puisse rester dans mon trou pendant que tu règles ça à ma place.

Elle vit l'inquiétude assombrir le regard de sa jumelle et pesta contre elle-même d'en avoir trop dit une fois de plus.

— Je plaisante, bien sûr !

— Tu es sûre ?

— Évidemment. Si je te laissais faire ça, je perdrais le peu de respect que j'ai encore pour moi-même. Il faut que j'y aille et il faut que j'y aille *seule*.

— Souviens-toi de ce qu'a dit Molly. L'important, c'est de maintenir le contrôle de la situation. Prends rendez-vous pour Sunny, par exemple. Ça justifiera ta présence là-bas et ça vous fera un sujet de conversation sur lequel vous rabattre. Si tu te sens mal à l'aise, tu pourras toujours parler vaccins, traitements et hygiène alimentaire animale.

— Si je me sens mal à l'aise ?

— Prépare une ou deux phrases simples et apprends-les par cœur... Quand je pense que c'est moi qui te donne ce genre de conseil ! C'est vraiment le monde à l'envers. Tu es toujours super à l'aise avec les gens. Et c'est moi, normalement, qui m'empêtre toujours dans mes mots et qui suis incapable d'aligner deux phrases.

— Tu as raison. Ça devrait être simple, facile. Alors pourquoi est-ce que ça ne l'est pas ?

— Probablement parce que tu as laissé beaucoup de choses irrésolues derrière toi.

— Le divorce a été prononcé. On ne peut pas dire que j'ai laissé la situation en suspens.

— Tu étais amoureuse de lui, Fliss.

— N'importe quoi. C'était juste un *crush*. Un engouement d'adolescente. Une histoire de sexe et de plage qui nous a menés un peu plus loin que prévu...

Sa voix se perdit dans un murmure alors qu'elle soutenait le regard inflexible de Harriet.

— Tu recommences à minimiser les choses, à nier, à refuser de parler *vraiment* de toi.

— Crois-moi, il vaut mieux pour toi que je ne m'étaie pas.

Elle se raidit lorsque Harriet la prit dans ses bras.

— Hé ! ça veut dire quoi, ça ?

L'étreinte de sa sœur se resserra autour d'elle.

— Je ne supporte pas de te voir souffrir.

C'était précisément pour cette raison qu'elle préférait cacher ses coups de blues et ses blessures.

— Parce que tu as bon cœur, dit Fliss. Tu es la bonne jumelle et moi la mauvaise.

— Je déteste quand tu dis des choses pareilles. Si tu savais comme j'aimerais avoir quelques-unes de tes qualités !

— Il n'y a pas de place en toi pour des qualités supplémentaires. Tu les as déjà presque toutes.

— J'ai horreur que tu me dises que je suis « bonne ». Je ne suis pas bonne et, un de ces jours, je vais faire un truc vraiment moche pour te le prouver.

— Tu es viscéralement incapable de faire le mal. Mais, si tu décides d'essayer, préviens-moi quand même. J'adorerais te voir à l'œuvre. Je te signale que tu es en train de m'étrangler, Harriet. Il me faudrait au moins deux tasses de café de plus pour être en état de supporter ton affection débordante.

Elle avait surtout très peur de trop en dire. L'affection de Harriet agissait comme une clé qui ouvrait une part enfouie d'elle-même qu'elle préférait garder verrouillée.

— Il n'y a rien de mauvais en toi, Fliss.

— Essaie de raconter ça à Seth et au reste de la famille Carlyle.

Et à leur père, surtout.

— Seth avait un avenir magnifique devant lui avant de me connaître.

Elle se resservit un grand verre d'eau.

— Tu plaisantes ? Seth est devenu véto comme prévu. Ça ne paraît pas trop pourri, comme métier, a priori. Et pourquoi prends-tu toute la responsabilité sur toi ? Il a fait ses choix, Fliss.

Pouvait-on vraiment affirmer que Seth avait choisi ? En repensant aux détails, Fliss sentit le feu lui monter aux joues. Même à sa jumelle, elle avait omis de mentionner certains

aspects de leur histoire. Personne au monde n'était au courant, d'ailleurs.

Elle haussa les épaules.

— Peut-être. Mais assez discuté pour aujourd'hui.

Elle se sentait toute retournée — un peu comme ces boules à neige que l'on secoue —, et des émotions d'ordinaire dormantes tourbillonnaient follement dans sa tête. Comment, après tant d'années, pouvait-elle se sentir encore aussi nerveuse, aussi troublée ? Quand cela allait-il s'atténuer ? Le phénomène était aussi injuste que pénible.

— Si Seth a décidé de s'installer ici, rien ne m'empêche de quitter New York de mon côté. Ce serait une solution.

— Ce ne serait pas une solution, ce serait une fuite. C'est ici que tu as développé ton activité. Tu adores New York. Pourquoi partirais-tu d'ici ?

— Parce que depuis qu'il est là je ne suis plus tout à fait certaine d'aimer New York tant que ça.

— Et tu voudrais aller où ?

— On m'a dit beaucoup de bien d'Hawaï.

— Il ne manquerait plus que tu ailles t'exiler à Hawaï ! Alors tu vas faire appel à ta guerrière intérieure et, hop, tu te présentes à la clinique. « Ah tiens, Seth, ça va ? Et tes parents ? Toujours en forme ? » Puis tu le laisseras parler. Et, lorsqu'il aura fini, tu t'apercevras que tu n'as pas vu le temps passer et tu prendras congé. Mission accomplie. Qu'est-ce qui te dit qu'il ne sera pas content de te voir ?

— Notre relation ne s'est pas terminée sur une note franchement positive.

— Tu avais dix-huit ans, Fliss ! Tu as mûri et lui aussi. Il est probablement marié, à l'heure qu'il est.

Le verre que Fliss tenait à la main lui glissa d'entre les doigts et roula au sol.

— Il est marié, tu crois ?

Qu'est-ce que ça pouvait lui faire, au fond ? Quel rapport avec la situation ? Qu'est-ce qui ne tournait pas rond chez elle, à la fin ?

— Je n'en sais rien s'il est marié ou non. J'ai juste émis

l'hypothèse qu'il l'était peut-être. Mais j'aurais mieux fait de me taire, apparemment.

Pragmatique comme toujours, Harriet ramassa le verre et entreprit d'éponger. Fliss la regarda faire en se mordillant la lèvre.

— Tu vois maintenant pourquoi je ne peux pas aller lui parler ? Je suis incapable de contrôler mes émotions. Mais toi, si. Tout bien réfléchi, je crois qu'il vaut vraiment mieux que tu y ailles à ma place. Vous échangerez deux ou trois banalités et le tour sera joué. Toi, ça ne te fera ni chaud ni froid d'avoir Seth devant toi.

Harriet se redressa.

— La dernière fois où on a échangé nos rôles, on avait douze ans.

— *Quatorze*. Tu oublies le coup où je me suis fait passer pour toi en cours de SVT.

— C'est vrai ! À cause de cette brute qui passait son temps à me persécuter à cause de mon bégaiement. Johnny Hill. Tu lui as mis un grand coup de poing dans la figure. Comment ai-je pu l'oublier ?

— Je ne sais pas. Ça a été un grand moment de bonheur, en tout cas.

— Tu rigoles ? Tu as eu au moins huit points de suture sur le crâne. Tu as encore la cicatrice.

— Mais après ça, il t'a fichu la paix, non ? Et personne d'autre ne s'est avisé de venir t'emmerder.

Fliss sourit et passa le bout des doigts sur la balafre cachée sous sa chevelure.

— Grâce à moi, tu as eu la réputation d'être une vraie furie. Donc tu me dois un service en retour. Va voir Seth. Sois moi. C'est facile. Contente-toi de dire et de faire ce que normalement tu ne ferais ni ne dirais jamais, et tu seras tout à fait convaincante.

Harriet eut un sourire en coin.

— Tu n'es pas si infréquentable que ça, Felicity Knight.

— Peut-être plus maintenant, mais je l'ai été. Et Seth en a payé le prix.

— Arrête ! protesta Harriet d'une voix ferme. Arrête de dire ça. Arrête de le penser.

— Comment veux-tu que j'arrête de le penser puisque c'est la vérité ?

Elle avait payé le prix fort, elle aussi, mais il semblait que la dette continuait de courir.

— Si je pouvais trouver un moyen d'éviter de le voir, je le ferais. Je n'ai aucune idée de ce que je pourrais bien raconter à un homme dont j'ai fichu la vie en l'air.

À quelques pâtés de maisons de là, Seth Carlyle passait un sale quart d'heure avec un cocker mal luné.

— Il y a combien de temps qu'il est comme ça ?

— Comme ça comment ? Hargneux ?

— Je veux dire : depuis combien de temps avez-vous noté qu'il boite ?

— Ah...

La propriétaire du chien fronça les sourcils.

— Je dirais, une semaine, à peu près.

Seth examina méticuleusement l'animal. Lorsque le cocker gronda, il desserra la pression de ses doigts.

— Désolé. Je ne voulais pas te faire de mal. Il faut juste que je regarde ta patte de près pour voir ce qui l'empêche de fonctionner.

Attentif à s'exprimer d'une voix calme et à manipuler l'animal avec respect, il le sentit se détendre petit à petit sous ses doigts.

— On dirait qu'il vous apprécie.

La dame le considéra d'abord avec étonnement puis avec un début de respect.

— Le Dr Philips dit que vous êtes venu lui donner un coup de main. Que vous êtes un véto de haut vol qui exerçait dans un hôpital de pointe, en Californie.

— Je ne sais pas si je suis un vétérinaire de haut vol, mais j'ai exercé en Californie, oui.

— Mais quelle idée d'en être parti ! Vous en avez eu marre de tout ce soleil et de ce ciel bleu ?

— On pourrait dire ça comme ça, oui.

Seth sourit et reporta son attention sur le chien.

— Je vais pratiquer quelques examens complémentaires pour avoir une idée plus nette de la situation.

— Ça vous paraît grave ?

— A priori, je pense qu'il s'agit d'une lésion des tissus mous, mais il faut d'abord écarter quelques diagnostics différentiels.

Il donna ses instructions au technicien vétérinaire, puis effectua quelques tests et examina les radios.

— Bon... Il faudra qu'il évite de faire trop d'exercice pour le moment.

— Et comment est-on censé empêcher un chien de bouger ?

— Confiner-le dans des espaces restreints.

— Plus de promenades à Central Park, alors ?

— Il faudra attendre un peu pour cela. Et veiller à ce qu'il passe du temps tranquille couché dans sa caisse.

Une fois qu'il eut fini de prendre ses notes de consultation, il se dirigea vers l'accueil.

— Meredith ?

— Ah, docteur Carlyle...

Les joues de la jeune femme se teintèrent de rose et elle laissa tomber le magazine qu'elle feuilletait sous son bureau.

— Je peux faire quelque chose pour vous ? Vous voulez un café ? Un bagel ? N'importe quoi d'autre ? Vous n'avez qu'à demander. Nous vous sommes tellement reconnaissants d'être venu nous donner un coup de main.

La lueur dans son regard disait assez ouvertement que le « n'importe quoi d'autre » était à entendre au sens large. Mais Seth ignora l'invite non formulée tout comme la lueur d'espoir dans les yeux de la standardiste.

— Tout va bien pour le moment, merci. Il n'y a pas eu d'appels pour moi pendant que j'étais en salle d'examen ?

Meredith consulta le carnet ouvert devant elle.

— Si. Une certaine Mme Cook m'a demandé de vous transmettre que la plaie de Buster a bien meilleur aspect depuis

quelques jours. C'est un des assistants qui a pris l'appel. Et Geoff Hammond a téléphoné au sujet de son toutou. J'ai transféré l'appel à Steven.

— C'est tout ?

Il ressentit une pointe de déception. Désireuse de lui faire plaisir, Meredith vérifia de nouveau.

— Pas d'autre message, non.

Elle leva les yeux.

— Pourquoi ? Vous attendiez quelqu'un de particulier ?

Mon ex-femme.

— Non.

La raison pour laquelle il avait posé la question n'était pas de celles qu'il souhaitait divulguer.

Il y avait plusieurs semaines qu'il l'attendait, en fait. En y réfléchissant, il s'apercevait qu'il traitait Fliss un peu comme il aurait procédé avec un animal craintif et blessé. En faisant preuve d'une infinie patience. Sans geste brusque ni mouvements précipités.

Il ne pouvait même pas se raconter qu'elle ignorait peut-être qu'il se trouvait à New York. Le surlendemain de son entrée en fonction à Manhattan, il était tombé sur Daniel, le frère aîné des jumelles. La confrontation n'avait pas été une partie de plaisir. À en juger par le degré de tension dans l'air, il avait déduit que l'animosité de Daniel Knight à son encontre n'avait pas diminué au fil des années. Daniel avait forcément dû mentionner cet épisode à Fliss, donc celle-ci savait qu'il était dans le secteur. La fratrie Knight était si soudée qu'ils auraient aussi bien pu être cousus ensemble, comme des frères siamois en version triplés. Il suspectait que cette forte proximité était due au moins en partie à leur enfance difficile. En grandissant, ils avaient appris à faire bloc tous les trois. Seth n'en voulait pas à Daniel d'avoir voulu protéger Fliss. Elle avait eu besoin de soutien à l'époque. Un soutien qui, en aucun cas, ne lui avait été apporté par son père.

Il l'avait connue lorsqu'elle avait quatorze ans — adolescente filiforme, avec des jambes interminables. Les trois Knight faisaient partie de la bande qui se reformait chaque été sur la

plage pendant les longs mois heureux qu'ils passaient chaque année dans les Hamptons. Au premier coup d'œil, il était impossible de distinguer Fliss de sa jumelle, mais il suffisait de passer quelques minutes en leur compagnie pour savoir à laquelle des deux on s'adressait. Harriet était pensive et réservée alors que Fliss, impulsive et sauvage, se ruait à l'assaut de la vie comme si elle menait un régiment au combat. Elle était toujours la première à l'eau et la dernière à en sortir, nageant et surfant jusqu'à ce que les derniers rayons de soleil finissent de se consumer à la surface de l'océan. Fliss était audacieuse, téméraire, loyale et farouchement protectrice dès qu'on s'en prenait à sa sœur. Elle était aussi très casse-cou, mais il avait toujours suspecté qu'un fond de désespoir sous-tendait ses actes de bravoure, presque comme si elle se mettait au défi en permanence. Il avait souvent eu l'impression qu'elle se menait la vie un peu trop dure, comme si elle était déterminée à prouver à la terre entière qu'elle n'avait peur de rien.

Ce premier été, il ne savait encore rien au sujet de sa famille. Tout le monde dans le coin connaissait Eugenia, sa grand-mère, une vieille dame adorable qui vivait là depuis toujours ou presque. Quant à Daniel, Fliss et Harriet, on savait juste qu'ils venaient passer tous leurs étés chez elle avec leur mère. Une mère qui restait quasiment invisible durant ces deux mois. À la différence de la sienne, très impliquée dans la vie sociale et associative, que ce soit dans les Hamptons où ils passaient l'été ou à leur domicile le reste de l'année, au nord de l'État de New York.

Petit à petit, les rumeurs au sujet de la famille Knight avaient commencé à se répandre. Au compte-gouttes, tout d'abord, au détour d'une allée ou à la caisse de l'épicerie du coin. Quelqu'un qui passait par là avait entendu des éclats de voix, puis le vrombissement rageur d'une voiture qui s'éloignait à une vitesse peu compatible avec l'étroitesse des routes de l'île. La nouvelle s'était chuchotée un peu partout, enrichie de divers commentaires, et avait fini par arriver jusqu'à lui : *des problèmes dans le couple... Une famille dysfonctionnelle...*

Seth avait rarement eu l'occasion de croiser le père de Fliss.

Toutes les impressions qu'il avait de cet homme, il les tenait de Fliss et de Harriet, de la façon dont elles réagissaient chaque fois qu'il était question de lui.

— Docteur Carlyle ?

La voix de Meredith le ramena au présent, lui rappelant que, s'il était venu à New York, c'était pour aller de l'avant et pas pour revenir en arrière.

Il avait vu Fliss deux fois depuis qu'il était arrivé à Manhattan. D'abord à Central Park, le jour même de son arrivée. Elle se baladait avec deux chiens, un dalmatien exubérant et un berger allemand indiscipliné qui avait l'air de lui en faire voir de toutes les couleurs.

Elle était trop loin pour qu'il puisse orchestrer une rencontre, et il s'était contenté de la suivre des yeux en prenant note des changements survenus en elle.

Ses cheveux, qui avaient gardé leur nuance blond sable, étaient relevés au sommet de sa tête dans un style que l'on pouvait qualifier d'improvisé. Fine et athlétique, elle marchait avec détermination et un soupçon d'impatience. C'était son allure, sa façon de se mouvoir qui l'avait convaincu que c'était bien Fliss et non pas Harriet qu'il avait sous les yeux.

La femme qu'elle était devenue était forte et rayonnante d'assurance, mais cela ne le surprenait pas. Fliss n'avait jamais reculé devant aucun combat.

Il avait très envie de découvrir son visage, de plonger son regard dans le sien et de voir dans ses yeux le moment où elle le reconnaîtrait. Mais elle était trop loin et n'avait pas tourné la tête pour regarder en arrière.

La seconde fois, il l'avait repérée alors qu'elle se tenait juste devant la clinique. La façon dont elle s'était figée pile à l'entrée, comme si elle hésitait à repartir en courant, lui avait procuré la certitude, là encore, que c'était bien à Fliss qu'il avait affaire et pas à sa sœur. Il s'était dit qu'elle rassemblait son courage pour l'affronter et, l'espace d'un instant, il avait cru qu'ils étaient enfin sur le point de se lancer dans *la* discussion qu'ils auraient dû avoir une décennie plus tôt. Mais il

avait été témoin du moment exact où elle s'était dégonflée et où elle avait pris la fuite.

La voir disparaître comme elle était venue avait suscité chez lui une réaction d'intense frustration. Et renforcé encore sa détermination à faire en sorte qu'ils ne restent pas sur ce silence. Il était temps que Fliss et lui se parlent.

Coûte que coûte.

La dernière fois qu'ils avaient été en présence l'un de l'autre, l'atmosphère avait été sursaturée d'émotions violentes. L'air entre eux était devenu irrespirable, comme si d'épaisses volutes de fumée avaient tout envahi. Peut-être que si elle s'était montrée moins fermée, plus disposée à parler, ils auraient pu surmonter la crise tant bien que mal. Mais Fliss, fidèle à elle-même, s'était repliée sur ses défenses, oscillant entre le mutisme obstiné et le déni systématique. Et même s'il avait eu des sentiments pour deux, à l'époque, il n'avait pas réussi à briser le mur de résistances qu'elle avait érigé. De l'intimité qui les avait brièvement liés, il ne restait plus aucune trace.

Il refusait de croire que le lien entre eux n'avait été que physique, mais il devait reconnaître que le côté sexuel avait pris une place majeure dans leur relation. S'il avait pu revenir en arrière et tout recommencer, il s'y serait pris autrement. Mais le passé était derrière eux et il ne pouvait agir que sur le présent.

Ils étaient restés sans nouvelles l'un de l'autre depuis dix ans, donc ces retrouvailles seraient compliquées pour elle comme pour lui. Mais des explications s'imposaient entre eux et elles n'avaient déjà que trop tardé. Si elle refusait de venir à lui, il ne lui restait qu'une solution.

Aller à elle.

Pendant des années, il avait essayé de ne plus y penser et de laisser leur histoire s'enliser lentement dans les méandres d'un passé que l'oubli recouvrirait peu à peu. Mais le temps n'avait pas fait son œuvre. Et la conclusion avait fini par s'imposer : s'il voulait enterrer cet épisode, il allait falloir passer par une rencontre frontale.

Il voulait une *vraie* conversation entre elle et lui — une

conversation restée en suspens dix années durant. Il voulait des réponses aux questions demeurées en attente. Et, plus que tout, il voulait retrouver la paix intérieure.

Pour qu'enfin il puisse tourner la page, passer à autre chose, et vivre. Tout simplement vivre.

SARAH MORGAN

Un été dans les Hamptons

« Ta vie, c'est un scénario de comédie romantique. »
Si la situation n'était pas si catastrophique, Felicity éclaterait de rire, tant ces mots lui semblent éloignés de la vérité. Pour elle, tomber nez à nez avec l'homme qui lui a brisé le cœur et constater que, dix ans après, il est toujours aussi sexy et hors de portée relèverait plutôt de son mauvais karma. Ne s'était-elle pas réfugiée dans les Hamptons justement pour lui échapper ? Mais, maintenant que Seth l'a retrouvée, Felicity sait qu'elle a une décision à prendre : passer sa vie à fuir ou affronter une fois pour toutes les démons de son passé...



SÉRIE FROM NEW YORK WITH LOVE



19.7370.7



15,90 €

